

L'Action

Tombé dessus! Escraas lous! (CYRANO)

LE NUMERO: CINQ SOUS
PAR AN: DEUX DOLLARS

DIRECTEUR:
JULES FOURNIER

MONTREAL
72, Rue SAINT-GABRIEL, 72
Téléphone: Main 5356.

Deux notables



— Une autre fois faudra venir plus d'bonne heure. A c'heure icitte, y a trop d'Américains.

D'après Ch. HUARD. — Extrait de "Nos Amis les Québécois", album en préparation.

M. Armand Lavergne et les juifs

M. Armand Lavergne répond aujourd'hui, dans une autre colonne de l'*Action*, à la lettre que nous avons publiée samedi passé de M. Louis Fitch. Il faut voir si ce pauvre M. Fitch y est proprement traité de haut en bas. Ça lui apprendra aussi à être juif!

Va sans dire que je lui laisserai le soin de se défendre lui-même en temps et lieu, si toutefois cette bastonnade ne l'a pas abruti pour la vie. Je voudrais seulement relever dans la lettre de M. Lavergne, en attendant, deux ou trois points qui ne m'intéressent pas moins que M. Fitch et sur lesquels il serait bon, je pense, que nous nous entendions tout de suite.

I. — Il y a d'abord cette accusation de "mépris de Cour" portée par M. Lavergne contre tous ceux indistinctement qui osent bien suspecter l'impartialité de la justice russe. M. Lavergne comprendra que je ne puisse pour ma part rester muet devant pareille imputation. Aux côtés de M. Lavergne et à son exemple, j'ai trop obstinément, jadis, respecté les juges de mon pays pour ne pas respecter aujourd'hui ceux de la sainte Russie. S'il est vrai que l'accusé de Kief a déjà fait comme cela vingt-sept mois de prison préventive; qu'il ne peut même pas, dans le procès actuel, communiquer avec ses avocats, etc., etc., je veux ne pas le savoir, je veux, avec le directeur du *Franc Parler*, n'être pas moins respectueux des juges de Kief que du défunt juge Cimon. Pourquoi par exemple, je vous le demande un peu, nous serait-il interdit de dénoncer les accusateurs du nommé Beylis? Pourquoi nous reprocherait-on de protester contre les effroyables fanatiques qui tentent de ressusciter aujourd'hui, non pas contre ce seul individu, mais contre la race tout entière à laquelle il appartient, cette fable absurde et infernale dénoncée déjà dans le passé par tant de papes, par tant d'évêques et de docteurs, hier par le cardinal Merry del Val, aujourd'hui par Mgr Bourne, le cardinal Gibbons, Mgr Duchesne, par toutes les sociétés savantes des deux mondes, etc., etc.?

II. — M. Lavergne, parlant des bulles citées par M. Fitch et dont j'ai moi-même invoqué l'autorité, affirme qu'elles sont "tronquées". S'il l'affirme, c'est qu'il le sait; s'il le sait, c'est qu'il doit pouvoir le montrer. Qu'il le montre donc dans le prochain numéro du *Franc Parler*, et s'il peut là-dessus me convaincre d'erreur, je serai le premier à l'en remercier. En attendant, il me sera bien permis de constater, j'espère, que ma démonstration à cet égard reste entière.

III. — Le directeur du *Franc Parler*, sans

être antisémite (il s'en défend), estime que les juifs constituent "une immigration détestable" pour le pays et il prétend "s'être formé cette opinion SURTOUT à la lecture, dans le *Nationaliste*, d'articles sur l'immigration d'un nommé Pierre Beaudry" (pseudonyme de Jules Fournier).

Evidemment, M. Lavergne a dû mal me lire. Je croyais en ce temps-là, et je crois encore aujourd'hui, que l'immigration intensive, d'une façon générale et de quelque contrée qu'elle nous vienne, constitue pour notre pays le pire des fléaux. Aujourd'hui comme alors, et plus que jamais, j'estime que si nos gouvernements n'étaient pas à cet égard frappés de démence, ils n'auraient rien de plus pressé que de réduire des quatre cinquièmes, par des règlements d'admission plus sévères, le chiffre actuel de nos immigrants.

Quant à m'en prendre à telle ou telle race, c'est ce que je n'ai jamais fait; et pour ce qui est des juifs en particulier, puisque c'est des juifs qu'il s'agit ici, je défie bien qu'on me montre, dans tous mes articles sur l'immigration, une seule ligne dirigée spécialement contre eux. En fait, je serais bien surpris qu'on pût trouver, dans tout ce que j'ai écrit sur le sujet, une phrase où ils soient seulement nommés.

Au surplus, j'ai toujours pensé pour ma part, si même je ne l'ai dit expressément, que, autant nous devons nous efforcer d'éloigner de nous les immigrants (j'entends dans une certaine mesure), autant nous devons, une fois qu'ils sont chez nous, les traiter tout au moins avec humanité, si nous voulons, selon l'expression reçue, les "assimiler" sans trop de peine; si nous ne voulons pas que, comme les juifs en Russie et pour la même cause, ils restent à tout jamais, du fait de notre intolérance, de véritables étrangers parmi nous.

En d'autres mots, invitons chez nous le moins de gens possible; mais une fois que nous avons tant fait que de les attirer à notre foyer, ayons au moins, à défaut de charité chrétienne, assez de bon sens et de simple justice pour ne pas, dans notre propre intérêt, les traiter à coups de bottes. La distinction est-elle assez claire?

IV. — Un peu plus loin, je vois que M. Lavergne a gardé fortement sur le coeur certaine protestation des juifs de Montréal, formulée vers 1905 contre lui-même (M. Lavergne) et M. Bourassa, dans une réunion publique tenue à la Salle Empire, rue Saint-Laurent. — Voilà, dit-il en somme, comment ces messieurs nous remerciaient alors d'avoir, quelque temps plus tôt, été "de ceux qui insistèrent le plus fortement" devant la Chambre des Communes, lors de l'élaboration de la loi du dimanche,

"pour permettre aux juifs de travailler le dimanche."

Il ne faudrait tout de même pas brouiller trop les faits. Si les juifs protestèrent en cette occasion, ce ne fut pas du tout, ainsi qu'on serait tenté de le croire à lire M. Lavergne, contre l'attitude prosémite des deux chefs nationalistes dans l'affaire du bill du dimanche. Ce fut tout simplement contre un discours violemment antisémite prononcé au parlement par M. Bourassa, vers la même époque, sur le sujet des massacres de Russie, si nous avons bonne mémoire. M. Lavergne nous dira lui-même samedi prochain, dans le *Franc Parler*, si oui ou non nous faisons erreur sur ce point.

Il reste que le principal tort de M. Fitch en cette affaire est encore de s'appeler Fitch. Supposez qu'au lieu de s'appeler Fitch il s'appelle comme n'importe quel bon Québécois de notre connaissance, le directeur du *Franc Parler* n'aurait plus rien à dire.

Et il est vrai que ce nom de Fitch, comme dirait M. Lavergne, sonne fitchement mal en français. Il est vrai aussi que tout le monde ne peut pas s'appeler Armand Lavergne ou Jules Fournier et il faut avouer que c'est bien dommage.

Après cela, faut-il faire encore un crime à M. Fitch, qui s'appelait autrefois, paraît-il, Feizewick, d'avoir quitté ce premier nom? Nous hésiterions pour notre part à le croire. Quoi qu'en puisse penser le directeur du *Franc Parler*, son contradicteur, en "se débarrassant" de ce nom-là, comme il dit, ne se débarrassait pas "du nom de ses pères". Il se débarrassait simplement d'un nom imposé à ses pères, en des âges de barbarie, par des gouvernants qui, non contents de marquer les juifs au fer chaud, de les écarteler, de les brûler, de les emprisonner et de leur prendre leurs biens, trouvaient moyen encore de leur confisquer jusqu'à leurs noms, tout cela pour le salut des âmes et le plus grand bien de la religion!

Il est permis, sans doute, de regretter ces belles époques où les juifs, dans la plupart des Etats, ne pouvaient porter d'autres noms que des noms d'animaux, de végétaux ou de minéraux, comme il est permis aussi bien de trouver malgré tout pittoresques et plaisantes à l'oreille ces vieilles appellations honteuses — *Rosenbloom, Goldberg, Feizewick*, etc. — données jadis de force à des êtres humains à seule fin de les désigner plus sûrement au mépris des populations. Ce n'est pas une raison, selon nous, pour en vouloir outre mesure, aux fils de ces victimes, d'effacer enfin, aujourd'hui, ces marques d'opprobre imprimées au front de leur race par la main des bourreaux...

Dirons-nous enfin à M. Lavergne que nous ne nous dissimulons nullement combien notre présente attitude, dans cette affaire des juifs, peut sembler élégante et vulgaire aux yeux des raffinés? Défendons les juifs, parler contre le moyen-âge, fi! quelle horreur pour un esprit distingué! Mais que voulez-vous, n'est pas "vieille-France" qui vent, hélas!

D'ailleurs, pour finir sur un mot que M. Lavergne ne pourra manquer de trouver très spirituel... d'ailleurs, d'être vieille France ou non, au fond, moi, vous savez, je m'en fiche.

JULES FOURNIER.

Lisez-moi ça!

Notre ami N... avait dernièrement, comme tous les journaux l'ont annoncé, la douleur de perdre sa mère. Parmi les nombreuses lettres de sympathie qu'il reçut à cette occasion, il s'en trouvait une d'une inspiration si délicate et à la fois d'un tour si original, qu'il n'a pu résister au désir de nous la communiquer, pour le bénéfice des lecteurs de l'*Action*. Voici cette pièce:

Montréal, 30 oct. 1913 (1).

Monsieur,

Laissez-moi en venant vous offrir mes plus vives sympathies et mes plus sincères condoléances, pour la perte douloureuse que vous venez de faire dans la personne de votre

Mère bien-aimée.

Je viens respectueusement vous offrir mes humbles services, si vous avez quelques réparations ou achats nouveaux à faire en Literie. Je possède les machines les plus modernes et les mieux perfectionnées pour désinfecter par la vapeur.

(1) Sur l'original, ces mots: "30 oct. 1913" figurent en manuscrit, ainsi que les trois autres mots que nous reproduisons en noir ci-après: "Monsieur," "mère bien-aimée". Tout le reste est imprimé.

Je m'engage à donner pleine et entière satisfaction et mes prix sont des plus modérés. Nettoyage de Plumes, Matériaux de toutes sortes, Rembourrage de Matelas et Meubles, Je refais à neuf tous objets dans cette ligne.

Dans l'attente d'une commande, veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Bien à vous,
H.-W. WATIER.

Ceux qui travaillent

L'homme d'affaires canadien-français, simple particulier, s'offrant sans façons un immeuble à dix étages pour y installer ses bureaux, n'était pas encore que nous sachions, il y a seulement huit ou dix ans, l'espèce fort répandue.

Sait-on que, dans le moment même où nous écrivons ces lignes, il n'y a pas moins de quatre de nos compatriotes qui sont en train de se payer cette petite fantaisie — ou qui viennent tout justement de se la payer? Comptons plutôt: M. Gravel, propriétaire du *Duluth* (à l'angle de la rue Notre-Dame et de la rue Saint-Sulpice); M. Joseph Versailles (en face de la Banque d'Hoche-laga); M. U.-H. Dandurand (rue Sainte-Catherine, angle Saint-Denis); enfin M. Georges Maril, dont le nouvel immeuble s'élèvera bientôt rue Saint-Jacques, en face du square Victoria.

Dans le même moment encore, le public apprend que l'on vient d'inaugurer dans le nord de la ville, au Mile-End, une brasserie colossale, qui sera, dans le genre, et de beaucoup, le plus important établissement du pays. — Les noms des deux principaux propriétaires? — Deux Canadiens-Français encore, un nommé Marcelin Wilson et un nommé Louis Beaubien.

Au milieu de tous les motifs de découragement qui s'offrent à chaque instant à ceux que préoccupe encore l'avenir de la race, nous avouons n'être pas sans trouver, pour notre part, quelque réconfort en de tels faits.

Ils suffisent, en tout cas, à nous montrer qu'avec toutes les influences qui pèsent aujourd'hui sur notre peuple et malgré ces influences, qu'avec notre déplorable système d'instruction publique et malgré ce système, il se trouve tout de même aujourd'hui, parmi nous, des hommes qui font quelque chose.

Tandis que tant d'autres dépensent leur effort en paroles creuses et en récriminations stériles, tantôt contre les Anglais, tantôt contre les Irlandais, tantôt, comme c'est le cas présentement, contre les juifs, eux du moins accomplissent une oeuvre.

Sans faire de discours, sans écrire d'articles de journaux, sans prêcher de croisade contre personne, en gagnant de l'argent, tout bourgeoisement — eh oui, mon cher Lavergne! — ils travaillent à leur façon, qui est peut-être la plus sûre, au relèvement général de la race. L'air elle réflexion sans doute pourra paraître bien plate et bien misérable à l'abboné de l'*Action Sociale* ou de la *Vérité*, ce n'est pas ce qui nous empêchera de croire que, le jour où Montréal aurait deux cents millionnaires canadiens-français, nous commencerions peut-être de compter un peu plus qu'aujourd'hui, non seulement au regard des autres races mais encore à nos propres yeux.

L'historien qui dans quelque cent ans fera l'histoire de notre époque ne manquera sûrement pas de nous donner raison là-dessus. Avec tous les hommes de ce temps-là, il constatera que peu de politiciens et peu de journalistes, dans la première moitié du XX^e siècle, auront autant contribué que ces prosaïques gagnereux d'argent à la victoire de la race française au Canada.

Un peu de patience, vous saurez le dire, mes amis, vers les 2015.

J. F.

La Vérité pilier des loges.

La grotesque et ridicule campagne de certains journaux contre la franc-maçonnerie, inspire à l'un de nos confrères franco-américains — le rédacteur de la *Justice* de Holyoke — les lignes suivantes:

"On sait que la *Croix* et la *Vérité* ne parlent guère que de francs-maçons et de franc-maçonnerie, et les gens sérieux se demandent si ce n'est pas là une propagande efficace en faveur de ces organisations. Un homme important de Québec déclarait même, l'autre jour, que certains membres d'une loge voisine avait lié connaissance avec la franc-maçonnerie par la *Vérité*, y avaient puisé leurs premières notions des sociétés secrètes, dont ils sont devenus les plus forts piliers."

Inquiétude



— C'est-à pas trébie, i paraît qu'i vont bâtir une bibliothèque à Montréal!
— Oui, mais vous avez vu ce que dit l'*Action Sociale*?
— Quoi donc?
— Eh ben c'est qu'on va faire une neuvaïne, à Québec, pour empêcher ça.

D'après Ch. HUARD. — Extrait de "Nos Amis les Québécois", album en préparation.

(Pour l'"Action Sociale")

L'opinion de Mgr Duchesne sur le meurtre rituel

"Comme les papes et les évêques qui ont eu occasion de traiter ce sujet, je suis d'avis qu'il s'agit là d'une fable absurde. Mais on ne discute pas avec la passion religieuse et quant à la bêtise humaine... elle est absolument inexpugnable."

* Le *Temps*, de Paris, a eu récemment communication de la lettre suivante de Mgr Duchesne, sur le sujet du meurtre rituel:

"Vous me demandez, à propos du procès de Kief, de dire ce que je pense du meurtre rituel chez les juifs. Ce que je pense, vous le savez bien, car je l'ai dit plusieurs fois, et l'abbé Vacandard, dans son excellent livre sur la question, l'a répété à ses lecteurs. *Comme les papes et les évêques qui ont eu occasion de traiter ce sujet, je suis d'avis qu'il s'agit là d'une fable absurde*, analogue à certaines calomnies qui circulèrent jadis sur les assemblées chrétiennes et tout aussi dépourvue de fondement.

"De telles calomnies, pour absurdes qu'elles puissent être, il n'est pas toujours sage de faire fi. Jusqu'à la fin des siècles, il se trouvera des imbéciles pour prétendre que l'Eglise, dans un concile, a décrété que les femmes n'ont pas d'âme. Cette balourdise, pourtant, n'a pas eu de grandes conséquences: on ne voit pas qu'elle ait aigri les rapports des femmes avec l'Eglise. *Mais la légende du meurtre rituel est bien autre chose: on en meurt. Ces histoires d'enfants saignés ont fait des victimes réelles; elles peuvent en faire encore.*

"Et nous ne devons pas nous flatter d'en avoir raison de sitôt; on ne discute pas avec la passion religieuse (1); et quant à la bêtise humaine, qui joue un si grand rôle en ces affaires, elle est absolument inexpugnable.

"C'est égal, il faut protester tout de même. Disons, disons la vérité: il en restera peut-être quelque chose.

"Bien cordialement à vous.

"L. DUCHESNE."

(1) "La passion religieuse"? C'est exactement l'expression dont se servait récemment M. Asselin à l'endroit d'une certaine portion de l'*A. C. J. C.*; expression qui, l'on se rappelle, scandalisa chez nous tant d'honnêtes gens. Mgr Duchesne aurait-il lu par hasard cette fameuse interview sur le Sou de la Pensée Française? — Note de l'*Action*.

Téléphone Bell: Est 3396.

“Choix de Ballades Françaises”, par Paul Fort

Puisque, cette semaine, la vogue est aux souverains et que le roi de Grèce respire dans nos murs, laissez-moi vous parler d'un souverain bien français, Paul Fort, prince des Poètes. Certes, les toasts de celui-là font plus de bruit que les vers de celui-ci. Mais voyez l'incohérence du sort, je gage que Constantin, navré du succès de sa littérature, passerait volontiers sa gloire à Paul qui, ma foi, s'en accommoderait fort bien.

Bref, si modeste que soit notre prince, nous l'aimons: son langage qui ne soulève aucun incident diplomatique sait nous charmer, aussi tous ses sujets approuveront-ils la publication d'un *Choix* de ses Ballades Françaises.

Jamais, en effet, prince n'eut la plume aussi facile. Quatorze volumes de poésies, jusqu'à ce jour, sans compter un quinzième qui s'annonce et qui ne saurait tarder, tel est son bagage littéraire. Pour un poète né en 1872, ça n'est déjà pas si mal. Craint l'homme d'un seul livre, a dit je ne sais quel ancien; aussi Paul Fort voulant être redoutable a-t-il réuni ses quinze volumes en un seul. Il est vrai que cet unique volume est d'une belle taille: six centes pages d'une typographie serrée, l'épaisseur du petit Larousse.

Mais faut-il que le prestige des poètes soit grand, j'ai lu tout d'une traite — ou presque — ces six cents pages. Je les ai lues sans fatigue, avec une joie renouvelée, tantôt emporté dans une rêverie sereine, tantôt secoué d'un rire dont la jeunesse m'étonnait; je crois bien que je viens en quelques heures de revivre toutes les vacances enfuies, courses à travers bois, flâneries au grand soleil, baigns dans l'eau claire des ruisseaux. Ah! le gentil prince des poètes que nous avons là et comme je suis heureux de lui rendre hommage aujourd'hui.

Non pas que son aventure poétique n'ait pas fait un peu scandale. Il est apparu à tous les traditionalistes du vers comme l'usurpateur détesté, le révolutionnaire qui s'est fait roi. C'est là un habile politique pour un souverain qui veut diviser pour régner. Que Paul Fort soit un politique cela ne fait aucun doute, jamais il ne m'a été donné d'apercevoir chez un poète plus de finesse et d'habileté unies à plus de spontanéité et de franchise. Mais cette finesse n'est jamais de la ruse ou de la mauvaïse foi et sa spontanéité est toujours sincère.

Au vrai, Paul Fort est de ces êtres heureux chez qui la nature vient en aide à l'intelligence et à la culture. Il a butiné toute la fleur du symbolisme. De ce mouvement si riche de promesses et qui a si mal tourné, il a su garder les audaces et nous les faire accepter, plus, nous les faire aimer. Son oeuvre se dresse aujourd'hui comme une fleur vivante, gonflée des sucres de la tradition, parée de toutes les nuances nouvelles, sur les ruines de ce symbolisme sous lesquelles dorment tant de poètes de talent. Et moins habile que d'autres il n'a pas eu besoin d'en sortir, de trouver son chemin de Damas, de brûler ce qu'il avait adoré.

Le jour où Paul Fort écrivit ses vers libres à la suite les uns des autres comme une prose lumineuse et chantante, il avait trouvé la formule de conciliation entre les traditionalistes et les novateurs. "J'ai cherché, a-t-il dit lui-même, un style pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose..." Je vois dans cette recherche une marque de droiture et le signe d'un véritable tempérament d'artiste.

Nul n'ignore les angoisses du poète que l'inspiration abandonne sans cesse, et qui s'efforce péniblement de reliair par des strophes de remplissage les beaux vers jaillis tout armés de son cerveau. Car les beaux vers naissent isolément, ils sont solitaires comme les étoiles, et ces bijoux lumineux, quelle douleur d'avoir à les enclaver dans la vile matière d'un poème, pour en faire une parure. Travail utile, disent les uns, le poète est un ouvrier: travail utile sans doute, mais qui jure avec la magnifique conception primitive qu'on se fait du poète, sorte de chanteur vibrant aux souffles du monde, sensible aux voix intérieures qu'il traduit dans ses chants.

Eh bien! Paul Fort nous a rendu cette conception de l'aède. Lisez ses poèmes. D'abord on est surpris, choqué par l'aspect typographique de la page, on lit sans courage, puis des rythmes s'ébauchent, on tâtonne un peu, on essaie cette musique nouvelle comme un chanteur qui solfie, puis le rythme décidément vous emporte, un beau vers apparaît qui se noie doucement dans une prose plus pâle, telle une rose dans la verdure, puis une autre rose éclate, je veux dire un autre beau vers, tout un bouquet, puis la verdure repartit feuillue, luisante, pleine de murmures. Cela est d'un charme surprenant, d'une harmonie nuancée, bruisante, où les rimes mêlent leurs grelots clairs aux clochettes étouffées des assonances. Ici c'est le son qui nous guide et avive notre plaisir, là, le sens nous prend par la main, nous aide à franchir le tournant ténébreux qui conduit au point de vue pittoresque, au saut de loup enchanteur où dégringole un ru matinal.

LE LIVRE DU JOUR

"Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui chante. — Quoi! sans art mon chant serait vain? A l'écouter mon mal s'enlève."

"J'écris des mots pour le plaisir, et je les chante. Ah! je ne sais. — Le flot des petits mots pressés voulant pleurer se met à rire."

Oui, en vérité, il est bien un poète, cet écrivain qui use, au gré de son inspiration, de toutes les métriques, les banales et les surnaturelles. Et qu'il laisse les autres ouvrir une bouche muette au milieu du vers, sans en tenir compte, que nous importe après tout! Valent-ils la peine qu'on s'occupe d'eux, ces inutiles dont la prosodie traditionnelle veut faire à tout prix des échevrons! Connaissiez-vous musique plus heureuse que celles-ci:

"J'ai vu naitre sans toi ce jour mélodieux, couleur de tourterelle, où tous les gris roucoulaient, entre ces nues d'argent, douces, nageant aux cieux et ces buées des champs qui filaient leurs quenouilles."

"Sources au bord du Loing qui sanglotiez la nuit, et qui vous répondez lamentant votre peine, redevenez secrètes. Le jour naît; plus de bruit; laissez l'herbe siffler tandis que l'oiseau crie, ah! laissez-moi surtout vous sangloter ma peine, à moi l'amant du jour, Amantes de la nuit!"

"Glaçant d'un pâle éclat l'eau noire des fontaines, soudain le ciel de fer se dore d'une pluie lointaine. Je tourne mon visage en larmes vers la pluie. Bientôt, je vais, je cours en l'aurora incertaine, fuyant votre douleur intime et souterraine, sources au bord du Loing qui sanglotiez la nuit... L'herbe siffle à mes pieds, sur mon front l'oiseau crie, mais vers le jour je cours, en larmes comme lui — vers ces larmes roulaient sur les joues du Soleil!"

Cela fait songer à Ronsard, à Joachim du Bellay que Jean Moreas imitait en vers inégaux, déjà si purs, dans *Aenone au clair visage*. Car Paul Fort a subi toutes les influences en bon et loyal symboliste qu'il est. Tour à tour il s'est épris des poètes anglais, Shelley, Keats; des rimeurs délicieux de la pléiade française; de Henri Heine, rossignol d'Allemagne qui parfois siffle comme un geai; sans oublier Villon le truand et le joyeux drille, dont il a aimé le langage pittoresque, la légende bohème; et Verlaine qui est la voix secrète de son cœur. Par quelle fusion étonnante est-il arrivé à incorporer en lui toutes ces âmes, tous ces cris joyeux ou plaintifs, tous ces gestes au point d'incarner l'image du poète à la fois la plus originale et la plus banale, je veux dire la plus connue, la plus populairement traditionnelle, image d'Epinal qui par cela même demeure vivante et renaît éternellement?

Regardez sa silhouette. Longs cheveux, large chapeau de feutre, haute cravate serrant le faux-col, que dis-je, dix-huit cent trente à en mourir, et avec cela pâle, que dis-je, olivâtre, et brun comme les ténébres. Son tailleur a-t-il lu *Gaspard de la Nuit*? Je veux le croire. Vous savez, sans doute, par les échos des gazettes, sa vie bon enfant, ses séances de café, vous connaissez son royaume, cette *Closierie des Lilas* où grondent dans la fracas des soupçonnés les lions vicilleux du symbolisme et où jappent les roquets nouveau-nés des futures écoles. Vous savez tout cela et que cela s'appelle bohème, mais que cette bohème est laborieuse, pleine de fantaisie, mais aussi riche d'une culture variée, assoiffée d'idéal et prête à mourir pour l'art.

Et ce poète à l'âme vagabonde d'un peintre. Plein-airiste comme Corot, il revit les beaux jours de Barbizon. A lui les matins qu'on épie sur la colline, les soleils couchants dans les sous-bois, les nénuphars blêmes sur les étangs bleus. On le devine vautre dans l'herbe en dépit de sa belle redingote noire, le col toujours étréngé par sa cravate, buvant la fraîcheur et l'ombre, épiant comme a L. Fontaine, à travers les taillis, les bonds de Jeannot-Lapin, ou, le soir, lyrique et romantique, élevant son âme jusqu'aux sphères étoilées dont le mouvement l'enivre et lui parle de Dieu.

Dites-moi, peut-on être plus poète, plus naïvement poète, plus populairement poète? Qu'un garçon de Félix Potin, un calicot, un mercier de Montmartre se sente piqué par la tarantule de la poésie, il adoptera d'instinct et avec enthousiasme le genre et les gestes de Paul Fort. Il sera picaresque et moyen-âgeux, il ira rêver sous les étoiles et au bord de la mer par le train de plaisir. Il ira courir avec sa mie ôgué! les bois de Meudon ou de Saint-Cloud, il chantera cette mie ô gué! ses yeux, sa bouche et tout le reste qui est charmant je le suppose. Tout cela, Paul Fort sait l'être, sans effort, par une sorte de génie naturel, mais par-dessous cette apparence populaire, quelle finesse, quel goût sûr de lettré, quel sentiment aiguë du beau et quelle connaissance de toutes les littératures!

Parfois même, cette science vous inquiète un peu. On se prend à douter de la franchise du poète. Le tirelis de cette alouette qui sonne si clair dans l'air agité, semble orchestré par un Debussy. Ces vers, faits vous diriez à la va-jete te pousse et à coups de poing, sentent le contrepoint.

Mais quoi, faut-il s'en plaindre? N'est-ce pas le vrai miracle de la poésie, cet amalgame de candeurs dont a besoin notre âme et de raffinements qui apaisent l'intelligence toujours prête à railler ce qui est simple et pur? Et même si le lettré montre le bout de l'oreille, si le poète nous indique que son esprit est averti, tant mieux. Je hais ces rousés qui mettent toutes les ressources de leur intelligence à faire la bête et qui écrivent en petit nègre des chansons balbutiées. Ici, vraiment, tout ce qui est chantant, lyrique et spontané, jaillit d'une vraie nature de poète. Les sentiments sont simples, les images sans complication, si les rythmes révèlent une main habile d'artiste. Et peut-il en être autrement, je vous prie? Et tout le miracle de la poésie ne consiste-t-il pas précisément à rester sans artifices en usant des moyens de l'art?

La simplicité des images dont use Paul Fort est digne de la poésie primitive. Quel contraste piquant avec la conception de l'image que, depuis Gautier, se font les poètes modernes! Qui dira le mal qu'a pu faire ce bon gros Théo avec sa fameuse phrase: "Moi, je fais des images qui se suivent." Les images à force de se suivre ont fini par devenir toute la poésie, elles sont maintenant un Etat dans l'Etat, un organisme qui désorganise le poème. Il y a des secrets de fabrication, chaque poète a les siens, c'est le jeu du petit inventeur, la poésie a cédé le pas à l'humour, l'image choit dans le calembour ou l'à peu près, car, immanquablement, une image trop originale, trop bien ajustée, trop indépendante devient comique. Depuis Edmond Rostand, jusqu'à Abel Bonnard, Jean Cocteau, Jules Romains, et tant d'autres que je ne puis citer, tous s'évertuent à dénicher le jouet-image inédit. Et comme tout cela détruit l'émotion! On ne fait plus que de l'esprit, — ah! la pointe assassine — nos poètes meurent par excès d'intelligence, mais notre cœur dort ou s'ennuie et l'intelligence elle-même est lasse de ces clowneries.

Voulez-vous connaître la qualité des images à la Paul Fort? Vous les verrez se dresser sveltes et harmonieuses comme celles de Lamartine, draper les objets ainsi qu'une robe aux plis abondants et faciles; ou bien, sommairement taillées, tomber sur les épaules du réel comme un manteau de guerre homérique ou une tunique de berger.

"Quels essais d'angélus volaient sur les portiques, les dômes étagés d'une forêt antique, tournaient, s'évanouissaient, me revenaient encore, s'échappant de la ruhe immense de l'Aurore?"

"Laisse là tes bœufs trainer, ô grave labourer, un soc perçant et lourd sur le terrain profond, laisse saigner la glèbe dans ses nouveaux sillons, et l'air froid de l'aurora aiguise sa douleur!"

"Puis levés des sillons, comme de grands blés pâles, le peuple des vaisseaux dans la lumière flotte. Un coup de vent! Ils brillent, un coup de vent! ils nagent. Sur la mer, dans le vent, nagent les blanches flot-tes."

"Que la moisson est belle au gré de l'air rêveur... Hélas! la faux du vent la penche d'un grand coup de large! Je songe aux floraisons moissonnées de la mer, aux voiles englouties dans ses greniers ouverts."

Une telle poésie immatérielle, un peu confuse de formes et qui ressemble à un soleil levant sur un paysage où traînent encore des écharpes de brume, suscite la rêverie en nous. La clarté française est funeste au rêve, dit-on volontiers et avec raison, mais est-ce à dire que le génie de la poésie française soit incompatible avec le rêve? Tous les grands romantiques ont pu provoquer en nous cette indéfinissable musique de l'infini. Il est vrai que le goût de la préciosité, l'attrait malsain de l'originalité, les essais de recherches syntaxiques ou verbales ont anémié chez les modernes le don précieux du rêve. Nous sommes grossièrement préoccupés de la machinerie poétique. Paul Fort, lui, possède ce don à un très haut degré. Même le plus brumeux de ses poèmes enferme toujours quelque grain d'encens dont la fumée embaume l'âme et la transporte vers ces régions sereines où règne on ne sait quelle paix jaillissante, où flotte on ne sait quelle douceur qui estompe les réalités cruelles.

Mais que le soleil se lève, chasse les brouillards, fasse luire les sources dans les forêts et les toits des villages, et voilà Paul Fort transfiguré. Admirable diversité d'esprit du poète, faculté de varier son état d'âme selon l'heure ou la saison! Il est Protée, l'insaisissable.

Justement ce *Choix de Ballades Françaises*, très habilement fait — si habilement qu'il ne peut l'être que de la main du poète qui, tout en maniant ses flûteaux sans souci, en vivant sa joyeuse existence de bohème, a su rester archiviste méthodique amoureux de chronologie et de tables complètes — ce *Choix* nous permet de suivre les métamorphoses charmantes ou bouffonnes, pittoresques ou poétiques de notre Protée. Il sait prendre toutes les formes: tantôt fume sur les monts d'Hellas, demeurant sur le navire Argo, traverse gracieux sans les conjons du château ou dans les campagnes de l'Île de France, page au pied de la chaise, chroniqueur de Louis XI, joueur de cornemuse au hameau, marin aventureux et paillard, truant de la ville, rêvant au gentilhomme fat des ballades allemandes, pèlerin des hauts sommets romantiques, conteur de guilledou dans les forêts du Valois peuplées de lapins, le long

des ruisseaux bavards, qui baignent la tige du moulin, et la terrasse de l'auberge où l'on boit le petit vin bleu.

Il est le poète des loisirs. Tout ce vagabondage à travers les temps, les pays et en marge des vieux livres, ce n'est ni pour peindre des choses disparues, ni pour célébrer certaines idées ou défendre tel évangile, c'est uniquement pour noter des sensations heureuses et des moments de plaisir. Il est le poète qu'on lit aux heures de délassement et il nous délasse. Comme on est loin avec lui des soucis quotidiens! Si n'être pas de son temps signifie qu'on oublie l'heure présente, jamais poète ne fut moins de son temps. Ce que vous trouvez dans ses poèmes, cette joie de vivre, cette rêverie douce et légère, cette fantaisie si vive et si pétillante et si drôle parfois ne surgit pas de vos occupations journalières. Nous les devons à la jeunesse de l'artiste que ni les chagrins, ni les ennuis n'ont pu empêcher de chanter gaîment sous le ciel. Par instant cette verve et cette gaité gaillarde font songer à Béranger. Oui, en vérité, il est bien de la famille de tous ces poètes que je nommerai — en souvenir des joies qu'ils m'ont données — des poètes de vacances. Les uns ne sont pas très savants, leur gaité est un peu vulgaire et leur sensibilité pleurarde, Béranger, Murger; d'autres plus variés, plus savoureux, plus épiques, vêts et drus, sont légion depuis Villon chez les conteurs français; d'autres enfin plus sensibles, nerveux et fins, pleins de tendresse et d'ironie étoient le plaisir et se jettent dans la douleur, Musset, Verlaine. Mais le plus souvent Paul Fort leur laisse la douleur et garde le plaisir.

Sa fantaisie débridée qui fait songer à celle d'un Laforgue apaisé, est d'une verve délicieuse, comme dans cette "Vente du Coin Musard", ou "Service Accéléré", que je vous recommande et cette *Prière pour conjurer la pluie* que je voudrais vous dire. Mais j'aime mieux citer ce fragment de *Lucienne*, où l'auteur s'est dépeint lui-même:

"C'est à Bullier que je scintille, moi, Grand-Maitre des Sentiments. J'y mène mon chapeau Rembrandt, et ma cravate en foulard noir où l'effigie d'un César brille, faisant bien ressortir la soie, et ma redingote, à l'instar d'un Berlioz ou d'un Delacroix, d'un Hamlet de dix-huit cent trente menant sa peine à la Courtille, et mon amertume indolente à chercher Manon qui Monnet-Suilly."

Ici les rythmes sont assez lâches, et la prose étouffe la poésie, mais *Lucienne* est un roman et il est naturel que dans un roman, même écrit à la manière de Paul Fort, il y ait moins de poésie et plus de prose.

Tel est ce poète qui est bien digne d'être le Prince des Poètes. Et que ce soit lui précisément qui ait remporté de haute lutte ce glorieux principat, n'est-ce pas le signe que quelque chose a changé dans la jeunesse? Foin des concettis de salon, des rengaines académiques, des nostalgiques litinies, des luxures et des vices! Dieu nous préserve des penseurs sociaux et des bardes de la misère! La poésie doit être heureuse et libre, pleine d'insouciance, de grâce et de fantaisie.

Il nous donne une grande leçon, ce Paul Fort qui en un temps morose a su vivre, plein de courage, une vie de poète et écrire une oeuvre saine, joyeuse, pleine de fantaisie et de rêve. Il n'est pas seulement la gloire de la rive gauche, il est aussi l'honneur de la Poésie française.

JEAN DE PIERREFEU.

De l'Opinion.

Un vagabondage autour du monde

Il y a quelques années, M. H.-A. Franck, alors étudiant à l'Université de Michigan, causant avec des amis, se trouva amené à affirmer qu'un homme bien portant et tant soit peu énergique peut sortir de chez lui sans emporter un sou et ne rentrer qu'après avoir fait le tour du monde. M. A. Tibal, dans la *Grande Revue*, nous raconte les aventures de ce voyage fantaisiste:

"Je renonce à énumérer tous les métiers que fit M. Franck sous toutes les longitudes. Il fut matelot, charpentier, débardeur, peintre de navires, forgeron, jardinier, frotteur de parquets, interprète, guide, photographe, secrétaire d'un prêtre grec, clown de cirque dans l'Inde, et bien d'autres choses encore. Il ne demandait pas l'aumône, mais il arriva que des gens, sur sa simple mine, lui missent dans la main une menue monnaie ou sur les bras un paquet de vêtements. Un cantonnier italien, fort dépenaillé, qui le vit dîner des baies qui chargeaient les buissons de la route, envoya son enfant lui porter un quartier de pain noir. Dans les villages reculés de l'Orient, où un Européen est une rareté, il entra chez le cheikh ou dans un café arabe et commençait à parler, dans un jargon invraisemblable que commentaient des gestes, des pays lointains qu'il avait parcourus. Au bout d'un moment, toute la population se pressait pour l'écouter et, jusque tard dans la nuit, suivait sans se lasser ses récits. Le cheikh, flatté de pouvoir exhiber un hôte aussi curieux, ou le cafetier, qui faisait ses affaires, nourrissaient et logeaient pendant quelques jours ce Franck qui contaient de semblables merveilles."

M. Franck a mis comme épigraphe, en tête de son livre, cette phrase de Rousseau: "Pour connaître les véritables mœurs d'un pays, il faut descendre dans d'autres états; car celles des riches sont presque partout les mêmes." En Europe, en Orient et en Extrême-Orient il n'a fréquenté que les classes les plus misérables et les plus méprisées.

"Mais il est une catégorie d'individus qu'il a retrouvée partout et dont il ne s'est pas lassé de faire sa plus chère compagnie: c'est la légion internationale des vagabonds et des aventuriers, des errants qui sillonnent vingt ou trente ans durant les routes d'Europe, ou des épreuves que le hasard jette dans les ports d'Afrique ou d'Asie. De Calcutta en Cochinchine, à travers les jungles de la Birmanie et du Siam, il eut pour compagnon un Australien, autrefois chasseur de kangourous, puis combattant de la guerre contre les Boers. A Colombo, il couchait chaque nuit dans un parc avec quatre Américains, dont l'un était un ancien champion de natation et un pêcheur de perles, le second un déserteur de l'escadre du Pacifique; le troisième, après une carrière politique un peu trop agitée à New-York, allait ouvrir un bar américain à Port-Arthur; le quatrième, enfin, déserteur de l'armée américaine, puis de l'armée des Indes, était recherché par la police de Madras pour avoir assommé et dévalisé un marchand hindou. "En ce qui me concerne, je trouvais que c'étaient de joyeux compagnons, dit-il avec flegme."

Il faut qu'au fond de cette vie errante il y ait un charme envoiçant car, en y songeant après avoir retrouvé son toit, sa cheminée et son lit, M. Franck, à l'ordinaire si positif et si prosaïque, devient lyrique.

"O vous, dit M. Franck, qui chaque soir franchissez le même seuil, vous qui vous tenez dans vos niches, habitants du sous-sol des grandes cités, vous qui parcourez les pays étrangers en voiture ou en wagon, comme si vous craigniez de fouler un autre sol que le sol natal, vous ne pouvez pas comprendre la joie débordante ("exhilaration") de celui qui, environné de larges horizons, chemine pendant bien des milles dans une nature où la vie s'épanouit en sa plus belle fleur. Seul celui qui, jour après jour, contemple des paysages infiniment

changeants, celui qui s'en va sans trêve à travers le vaste monde ouvert sans limites devant lui, celui-là seul sait avec quelle force la passion errante s'empare du cœur de l'homme. S'arrêter semble une impiété, retourner, un sacrilège. Il y a une joie voisine de l'orgueil, un sentiment de triomphe propre à celui que ses pas ont conduit malgré tous les obstacles jusqu'à un but lointain, une joie et un triomphe qu'un autre voyageur ne peut connaître."

On démêle de temps en temps, chez M. Franck, quelque chose comme la satisfaction de celui qui a battu un record difficile. Il remarque en divers endroits que, grâce à sa pratique du football, il se frayait très vite un chemin dans une foule européenne. Il n'a pas fait autre chose pendant ces quinze mois. Et s'il a une philosophie de l'existence, la vie doit lui apparaître aussi en définitive comme une éternelle partie de football où triomphe l'individu ou le peuple qui a les qualités d'un bon joueur de football.

"Car M. Franck est avant tout un vainqueur", un homme qui a battu un record. Pour lui, cela compense et au delà quatre cent dix-huit jours (il les a comptés) de misères, de fatigues et de dangers sans nombre. Tout son livre respire l'optimisme américain, la confiance en elle-même d'une nation qui est sûre de la vigueur de son esprit et de ses muscles. Rien de romantique à la Chateaubriand: la nature ne tient ici aucune place; de tous les paysages que M. Franck a contemplés, il ne dit pas un mot. Quant aux souvenirs historiques, il est d'un pays neuf et il les ignore. Les hommes seuls l'intéressent, ceux qu'il a rencontrés, avec lesquels il a pâti ou avec lesquels il s'est battu. Mais il n'attribue pas à sa seule personne le mérite de la victoire; ce qu'il a fait, il l'espère que plus d'un de ses concitoyens pourrait le faire, car c'est le but d'un entraînement national, et il dédie son récit "à mon *alma mater* l'Université du Michigan; sans son éducation ("training") je n'aurais pu venir à bout de mon entreprise."

C'est enfermer un grand éloge en peu de mots et combien devrions-nous admirer: envier les Facultés américaines si elles savent développer chez les jeunes hommes autant d'énergie, d'endurance, d'ingéniosité et de sang-froid.

Paraîtra prochainement:

“Nos Amis les Québécois”

Album de caricatures. — Trente-deux pages imprimées sur papier fort, avec couverture en couleurs.

Se vendra 25 cents

Les dépositaires pourront donner leurs commandes à l'avance en s'adressant à l'Action, rue Saint-Gabriel, 72.—Téléphone: Main 5356.

Dr L.-P. DORVAL	Dr Z. MALO
INSTITUT MEDICAL EHRLICH	
SPECIALISTES POUR LES MALADIES VENERIENNES	
CONSULTATIONS GRATUITES ET TRAITEMENT PAR CORRESPONDANCE	
Demandez notre brochure, envoyée gratis sur réception de 5 cents en timbres-poste.	
208 RUE ST-LAURENT, MONTREAL	
Telephone, Main 4582.	
Dr W. OUIMET	Dr P. ADAM

Les lecteurs de l'Action, qui sont des gens de goût, tiennent naturellement à s'habiller avec la dernière élégance.

C'est pourquoi ils ne manqueront pas, avant les Fêtes, d'aller faire une visite au magasin d'

Oscar Loiseille & Cie

128, rue Saint-Denis, 128

Complets de tout genre pour messieurs.	Costumes pour dames.
--	----------------------

Etoffes de premier choix, main-d'oeuvre irréprochable.

Téléphone: Est 446

Une lettre de M. Armand Lavergne

M. Jules Fournier,
L'Action,
Montréal.

Mon cher Fournier,
D'ordinaire je reçois l'Action comme abonné; mais cette semaine elle ne m'est pas parvenue et c'est d'un ami que je me suis procuré le numéro contenant l'épître de M. Fitch!!!

Ce M. Fitch!!! "avocat au barreau de Montréal", s'appelait autrefois "Feiczeiwicz", quand il demeurait à Québec, et c'est par une loi de l'Assemblée législative qu'il s'est débarrassé du nom de son père ou de ses pères.

Il me paraît que M. Fitch!!!, puisque Fitch!!! il y a, (et pour ma part je m'en f...ich), est fort monté contre moi, parce que j'aurais dit dans le "Franc-Parler" que les Canadiens sont des idiots de faire de ridicules assemblées de protestation contre le procès de Kief, lequel n'est pas même encore jugé et d'ailleurs ne nous regarde nullement.

Si les assises de Kief se tenaient au Canada, le tribunal aurait même le devoir d'intervenir et de condamner les protestataires pour ce que le jargon légal national appelle "mépris de Cour".

M. Fitch!!! qui est avocat et avocat distingué, n'ignore pas qu'il n'est pas permis, (et c'est le simple bon sens), de critiquer, de menacer, d'attaquer ou de chercher à influencer un tribunal ou un juge, alors que la cause est en instance.

Ce point réglé, venons-en à ce que j'ai dit du crime rituel et qui a eu pour effet de soulever l'ire de M. Fitch!!!

J'ai simplement fait remarquer que l'Eglise avait canonisé un enfant que les juifs avaient martyrisé dans un meurtre rituel. Est-ce vrai? oui ou non?

Voilà ce que j'ai dit et qu'ai-je dit autre chose?

Si ce n'est que ce ne sont pas des théologiens en robe courte ou des pontifes aux ornements en peau de cochon, comme le maire Lavallée et M. Godfroy Langlois, qui, pour moi, renverseront le jugement de l'Eglise Catholique.

Quant aux opinions théologiques et aux bulles tronquées, citées par M. Fitch!!! j'avoue que je ne veux pas entrer en discussion avec la haute érudition de M. Fitch!!! Un homme, qui cite Doellinger comme une autorité catholique, fait bien de continuer à attendre le Messie, qui console et qui éclaire.

D'ailleurs toutes ces opinions n'ont rien à voir dans l'espèce: on peut croire ou ne pas croire que le meurtre rituel existe, et rester catholique.

Il n'est pas permis de dire que l'Eglise a menti quand elle canonise, et rester catholique.

Comme je sais également que l'Eglise a toujours protégé les juifs, persécutés, (pourquoi?), dans le monde entier, et que ceux-ci l'ont toujours payée de la plus noire ingratitude, en organisant contre Elle des campagnes atroces, comme celle qui a abouti à la farce grotesque et tragique de la Révolution; ou encore à la définition célèbre du plus circonspéct d'entre eux, Gambetta, disant à la France: "Le cléricalisme voilà l'ennemi!", ou encore ces organisations de mensonges et de calomnies que la plume vengeresse de Drumont a démasquées d'une lueur fulgurante.

Il reste le dernier reproche que me fait M. Fitch!!! Je ne suis pas antisémite, quoi qu'il en pense, et je veux aux juifs tout le bien possible... en Palestine. Mais dans notre pays je prétends que c'est là une immigration détestable, et je me suis formé cette opinion surtout à la lecture dans le Nationaliste, d'articles sur l'immigration d'un nommé Pierre Beaudry, dont vous souvenez sans doute comme moi, mon cher Fournier.

La preuve que je ne suis pas antisémite, c'est que du temps que M. Feiczeiwicz ne s'appelait pas encore Fitch!!!, à la Chambre des Communes, lors de la loi du dimanche, je fus avec Bourassa un de leurs détracteurs; un de ceux qui insistèrent le plus fortement pour permettre aux juifs de travailler le dimanche. "Car, disaient-ils, cette injustice nous fait perdre deux jours de travail, puisque notre religion nous défend le travail le samedi!"

Je dois confesser que l'injustice fut redressée, puisqu'ils travaillent et le samedi et le dimanche.

"Libre à vous, dit M. Fitch!!!, de retourner la main loyale que nous vous tendons."

Dieu d'Abraham et de Jacob! merci! oui, libre à nous.

A peine la loi du dimanche et l'exemption des juifs, grâce à nos efforts, étaient-elles votées, que la juiverie de Montréal se réunissait dans la salle Empire, rue Saint-Laurent, et dénonçait, comme des suppôts de réaction et de bigoterie, devinez qui, Bourassa et votre humble serviteur.

Zuze un peu, Rebecca, s'il ne nous avait pas tendu une main loyale. Et M. Fitch!!! termine en disant que ce n'est pas moi qui empêcherai les juifs d'avancer. Ça c'est malheureusement trop vrai; pas plus que vous, mon cher Fournier, alors que vous écriviez ces visions si claires et si éloquentes sur les dangers de l'immigration actuelle.

Et M. Fitch!!!, qui redevient cette fois M. Feiczeiwicz, finit par ces mots à mon adresse: "Mais, vous-même, qu'y gagnerez-vous?"

Ça c'est le cri du coeur, de la race, la

synthèse d'Israël.

Cher Monsieur Fitch!!!, je n'y gagnerai rien.

Et puis après?

Fitch!!!

Je ne suis pas dans la vie publique pour le "Bédit gommeur".

ARMAND LAVERGNE.

PETITE GAZETTE RIMEE

Le "broker"

A sir Rodolphe Forget, respectueusement.

Ce monsieur dont la panse est pleine En justice fut appelé; Le coup ne l'effleura qu'à peine, L'Action seule l'a révélé.

Or, en voyant les meurtrissures De sa caisse, de jour en jour, S'augmenter d'une marche sûre, Livide, il songea: "C'est mon tour."

Mais la Justice, qui n'a goutte De condamner les gens prisés, Se dit: "Il est riche, sans doute: "N'y touchons pas, c'est malaisé!"

"Souvent, et c'est cela qu'on aime, "Il nous viendra, le coeur meurtri, "Un petit voleur: anathème! "Nous le mettrons au pilori!"

"Alors, intact aux yeux du monde, "En parlant de l'autre tout bas, "Nous dirons d'une voix profonde: "Il est "broker", n'y touchez pas."

ELOI PRUD'HOMME.

Montréal, novembre 1913.

Les événements de la semaine

Evelyn Nesbitt-Thaw était au Princes, cette semaine; d'aucuns auraient pu croire que Thaw serait venu la chercher, mais il n'en a rien fait. C'est un drôle de pistolet.

Le rédacteur en chef de la Presse écrit: "Pour les intestins constipés, prenez les Cascarets (1)."

Le match Jack Johnson-Sam Langford, qui devait avoir lieu le 4 décembre prochain, a été remis au mois de février 1914.

Le rédacteur en chef de la Presse écrit encore (mardi): "Le mal de reins et de vessie font (sic) beaucoup souffrir."

(1) Note pour M. notre administrateur: Ceci n'est pas une réclame.

La Cigarette Egyptienne Parfaite

Maspero Frères

Caire, Egypte

No. 22, Bouts unis	10 pour 15c
No. 31, Bouts en liège	10 pour 15c
No. 37, Bouts unis	10 pour 25c
No. 41, Bouts unis	10 pour 50c

Les cigarettes Maspero sont universellement reconnues comme étant les Cigarettes Egyptiennes les plus parfaites sur le marché. Elles sont fumées dans l'univers entier.

A quoi une dame de Brooklyn répond que sa santé ne lui permettant pas d'avoir un bébé, elle eut recours au Composé Végétal de Lydia-E. Pinkham.

Conclusion pratique: si vous voulez avoir un bébé prenez du Composé Végétal de Lydia-E. Pinkham (2).

A Saint-Henri, mardi soir, deux hommes louent une chambre d'une dame Archambault, et paient tout de suite chacun un dollar; le lendemain matin, on les trouve morts, asphyxiés par le gaz. On ne devrait jamais payer d'avance.

L'auteur du crime de Saint-Jean-Baptiste est enfin connu; on va l'arrêter. Comme toujours une femme est dans l'affaire (voir la Patrie).

Sensation à la cour du coroner jeudi matin: pendant une enquête sur la mort d'une femme, un constable s'évanouit; on lui donne un peu d'eau de mélisse sur un morceau de sucre, puis l'enquête se continue.

Mercredi matin, au petit jour, le téléphone Bell passe au feu; ces demoiselles sont saines et sauvées, mais le "Centre" est pas mal endommagé. (Voir journaux).

Un monsieur annonce dans le Star, (mardi):

MARRIED MAN wanted for cow stable; must be a good milker. Apply to William McIntyre, Stonycroft Farm, Sainte-Anne de Bellevue—261, 3.

(2) Id.

LA PLUS ROBUSTE
"ABBOTT-DETROIT"
RAPIDE — ELEGANTE — CONFORTABLE

Mécanisme dépassant en précision tout ce qui s'est encore vu jusqu'ici.

Victor Lévesque
RUE BREBOEUF, 1 à 7
(Au coin de la rue du Parc-Lafontaine.)
Téléphone: Saint-Louis 960 et 736.

La Pâtisserie Française
JOSEPH KERHULU
176 RUE SAINT-DENIS

Tous les jours Thé-Concert
de 4 h. 30 à 6 h. 30.

CHATEAU DU PERE
Terminus des Tramways

Rue Notre-Dame (Longue-Pointe)
SALLE POUR BANQUETS
REPAS A LA CARTE
CHEF FRANÇAIS

Kiosque sur le bord du fleuve. Service de premier ordre.

L'ACTION est publiée par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Gabriel, 72.

que le centenaire de Chateauguay vient à peine d'être célébré. Cette pièce devra aussi fournir beaucoup d'intérêt, car nos auteurs canadiens ne sont pas légion et lorsque l'un d'eux produit une oeuvre, il n'est que juste qu'on l'encourage.

M. Julien Daoust et Mme Bella Ouellette feront leur rentrée et M. Palmieri ses débuts. Les principaux rôles sont Roger Lapalme (M. Julien Daoust); Lalumière (M. Hamel); de Salaberry (M. Chanoir); le P. la Neige (J.-R. Tremblay); Clark (Palmieri); Sansalarnes (Léo); le gouverneur général Prevost (Meusot); O'Sullivan (Prévile); le général de Watteville (Desmarcay); Albert (Debeaux); Thérèse (Mme Bella Ouellette); Mme Lalumière (Mme Vertu); Catherine (Mme Tremblay); Hélène (Mme Dubuisson); et la petite Suzanne, qui jouera Mlle Germaine Giroux.

Théâtre Canadien-Français

"LE JARDIN DES OLIVIER"
ou
CHATEAUGUAY"

M. Julien Daoust nous annonce pour la semaine prochaine, au Canadien-Français, une pièce historique en 5 actes de M. Armand Leclaire, intitulée: "Le Jardin des Oliviers" et portant en sous-titre "Chateauguay!" On en dit beaucoup de bien et, quoiqu'il en soit, cette oeuvre a du moins le mérite rare d'arriver à son heure puis-

Librairie St-Louis

Ici paraîtra, samedi prochain, la réclame de la Librairie Saint-Louis, 288-831 rue Sainte-Catherine. — Toutes les dernières nouveautés de Paris.

Théâtre Canadien-Français

Semaine du 10 novembre 1913

"Le Jardin des Oliviers"
ou "CHATEAUGUAY"
Drame en 5 actes par M. ARMAND LECLAIRE
M. JULIEN DAoust Mme BELLA OUELLETTE

THEATRE NATIONAL

Semaine du 10 novembre 1913

"L'EXILEE"

4 actes
Par M. HENRY KISTEMACKERS

THEATRE DES NOUVEAUTES

(Direction PIERRE CHRISTE et ARMAND ROBI)

Semaine du 10 novembre 1913

LE COEUR DISPOSE

Comédie en 3 actes, par M. FRANCIS DE CROISSET
Mme BERTHE BRIANT, en représentation extraordinaire avec autorisation spéciale du THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS.

PLUMES-FONTAINES.—Pour un temps limité, nous offrons au prix uniforme de \$1.25, un choix considérable de Plumes-Fontaines. Modèles ne vendant ordinairement depuis \$2.50 à \$5.00. Ces plumes sont en or de 14 carats et nous garantissons qu'elles donneront satisfaction. Sinon elles seront échangées, ou l'argent sera remboursé. Franco sur réception de \$1.25.

LECOURS & LANGTOT, pharmaciens,
Coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal. ...

Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN-DENTISTE

389 rue Saint-Denis

Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

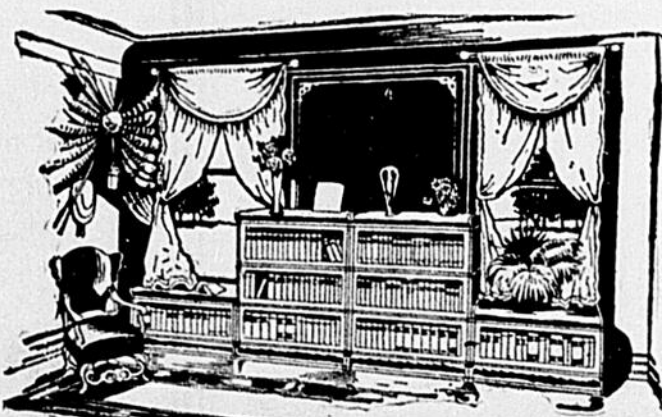


Les Rayons Combinés

En plus de la satisfaction qu'ils donnent, sont d'un merveilleux effet dans la Bibliothèque

Il faut avoir eu dans sa bibliothèque ces Rayons Combinés pour bien en comprendre toute la satisfaction qu'ils procurent et l'agrément qu'ils donnent. Ceux qui ont eu cet avantage les ont adoptés définitivement et ne veulent plus avoir autre chose. Vous les placez où vous le désirez et de la manière que vous l'entendez: soit chaque côté de la fenêtre ou du la cheminée, au pied de l'escalier, ou soit encore dans un coin, etc. Vous commencez par un petit nombre de rayons et vous en ajoutez au fur et à mesure que votre collection de livres grandit.

Les prix de ces Rayons sont: \$2.30, \$3.00, \$3.50, \$4.00 variant d'après la grandeur et la qualité de bois désirés. Les bases: \$1.75, \$2.00 et \$3.10. Chapiteaux: \$1.75, \$2.00 et \$3.00. Nous offrons pour ces jours-ci une section complète de Cinq Rayons, un chapiteau et une Base en chêne antique au prix de \$18.75. Aussi une autre section complète de quatre Rayons, un chapiteau et une Base en chêne doré pour \$15.00.



Notre présent assortiment de

CARPETTES

n'est comparable à aucun magasin de cette ville en fait de QUALITE, RICHESSE et PRIX

L'achat de carpettes est toujours chose des plus délicate et il ne faut guère agir à la légère. Aussi ne le faisons-nous qu'après mûres réflexions. Le rôle que joue une carpette dans l'ameublement d'une maison est beaucoup plus considérable qu'on le croit d'abord. Il est le point de départ du bon goût, il doit s'harmoniser avec les meubles de l'appartement et marier ses teintes à celles du papier-tenture et des draperies. C'est à vous de profiter de cette vente, demain, et de vous procurer une jolie carpette à prix tout à fait bon marché.

